FRENCH TITLE
L'ascension de Julien Vinson

ORIGINAL TITLE:
Julien Vinsonen hegaldia

AUTHOR:
Patxi Zubizarreta

TRANSLATOR:
Nahia Zubeldia

CHAPITRE Ier

verba volant

Si nous avions été conçus pour voler,
nous aurions été pourvus d'ailes,
dans le dos, sur les omoplates,
où la place ne manque pas.

María Gainza

1.

Comme cet instant admirable où, dans un gémissement de douleur, notre mère nous propulse dans ce bas monde, il est des moments de vie inaugurateurs. Dans l'enfance, par exemple, quand on se lance pour la première fois dans un toboggan sans l'aide des parents ; ou dans l'adolescence, quand, poussé par surprise du haut d'un rocher, on plonge pour la première fois dans un fleuve ou une rivière. On se sent alors planer dans l'espace, fier et tout inadapté à cette situation anormale. Puis, on nage tant qu'on peut, immergé, essoufflé, au bord de l'engloutissement et de la noyade.

Ces moments inaugurateurs sont éphémères et l'humain les oublie volontiers, sans même s'en apercevoir. Mais ce sont bien ces sensations qu'il cherche à raviver quand il s'élance pour la première fois sur une descente enneigée ou quand il dévale à vélo la pente abrupte d'un col. Il ressent une impression comparable quand, après avoir méthodiquement frappé à la hache un chêne à la taille, une fois que son tronc ressemble à un sablier, il pose la main sur son écorce et exerce cette pression qui le fera tomber. Dans tous ces moments fondateurs, vêtus de silence, de cris ou de gémissements, on dévale, on

tombe, on s'écroule. À croire que cette chute est une caractéristique universelle innée et inévitable des humains.

Mais il existe dans la vie d'autres moments inaugurateurs, inhabituels, qui semblent dépasser les lois de la nature et dans lesquels, au contraire, on s'élève, on se hisse, on s'envole. Prenons, par exemple, les premiers émois de la chair, qui nous donnent des ailes pour la première fois dans notre jeunesse, ou le vin —ou tout autre drogue—, qui nous allège et nous met dans un état de quasi-lévitation, ou encore, et surtout, le premier véritable envol physique. Car alors, dépourvus de toute fondation et de tout lien, déraciné, on se sent totalement vain et submergé par la peur, extasié et vagabond dans l'étrange espace de l'air.

C'est précisément ce qui arriva dans la capitale du Labourd, quand un ballon aérostatique, après trois heures de gonflage, s'élança, tranquille et admirable, au-dessus de la place de la mairie. C'était un lundi de Pâques, le 29 mars 1875, et l'aérostat s'appelait Saturne. Si les spectateurs se méfiaient, leur crainte était assez peu fondée, car le vol avait été consciencieusement assuré et sécurisé. L'aéronaute Eugène Godard, qui en était à son 1 265e vol, fut même encensé par Jules Verne en personne : « Une promenade aérienne et même un long voyage aérostatique n'offrent jamais de danger sous la direction d'Eugène Godard. Hardi, expérimenté, il sait où il va, il sait où il descendra, il choisit avec une perspicacité merveilleuse son lieu d'atterrissage. Avec ces garanties, un voyage aérien offre toute sécurité ; ce n'est plus un voyage, c'est quelque chose comme un rêve, mais un rêve toujours trop court ». Ces louanges avaient sans doute encouragé les deux passagers conviés à participer au vol, M. Julien —élève de Godard, artificier à Alger—, M. Sénamaud, négociant à Bordeaux, mais aussi le troisième invité, qui avait rejoint l'aventure à la dernière minute, sans doute incapable de résister à l'attrait de ce moment inaugurateur.

Quelques jours avant le vol du Saturne, des affiches avaient été placardées sur les murs de Bayonne et des notes publiées dans les journaux de la ville, annonçant que M. Godard pourrait enlever avec lui cinq voyageurs ; mais personne ne s'était porté volontaire pour vivre cette expérience anormale. Apparemment, même le crucifié de Nazareth, fraîchement ressuscité, n'insufflait pas suffisamment de

confiance, et la peur se mêlait à la méfiance dans ce brouillard pascal. Ainsi, quand ils invitèrent, par manque de volontaires, le secrétaire de la Société des Sciences et Arts Julien Vinson, ce dernier répondit par l'affirmative. Au moment du départ, il dut tout de même se battre pour pouvoir quitter sa chambre, où on l'avait enfermé à clé. Le troisième convive se rendit donc en toute hâte sur la place d'armes, où se pressait une foule immense, et se hissa dans la nacelle in extremis.

Il se trouve, en outre, que quand Eugène Godard finit par ordonner « Lâchez tout ! », alors que l'aérostat s'élevait doucement sous les cris de la foule, une rafale de vent du nord-ouest se mit à souffler, et bien que personne ou presque ne s'en fût aperçu, le ballon fut emporté vers le toit du théâtre, frôlant dangereusement son paratonnerre. Le pilote dut faire des pieds et des mains pour éloigner le navire volant de là, pour ne pas dévaler, tomber ou s'écrouler, transformant la victoire glorieuse en échec cuisant.

Monsieur Vinson, qui était garde général des forêts à Bayonne, mais aussi « bascologue », recueillit l'évènement en détails dans un récit destiné aux membres de la société scientifico-artistique : *Ascension du Saturne ~rapport sur le voyage aérostatique du 29 mars 1875~*. Il explique dans son rapport que, pour lui, la véritable menace est ailleurs, comme en témoigne le ballon tombé à Gonesse deux ans auparavant : « ce ballon à gaz hydrogène (...) fut, par les naïfs campagnards, exorcisé, anathématisé, et finalement dépecé à coup de fourches ». Sous prétexte de narrer ses exploits, l'auteur ne cherchait-il pas, indirectement, à exorciser ses peurs par l'écriture ?

Quoi qu'il en fût, le vol de Bayonne connut heureusement un meilleur sort, les quatre voyageurs ne moururent pas en martyrs de la science, et le globe aérostatique s'éloigna du paratonnerre pour prendre son véritable envol, alors que l'horloge de la Place de la Liberté marquait 17h40. Ce fut un instant d'élévation, aussi inaugurateur qu'éblouissant, pour tous les Bayonnais qui n'avaient jamais assisté à rien de tel, et, plus consciemment, pour les aéronautes, qui suscitaient à l'époque une certaine raillerie.

2.

Certaines personnes restent scotchées dans l'émerveillement provoqué par l'émotion de ces instants inaugurateurs. Elles s'obstinent dans ces expériences premières, et malgré les répétitions, tant que le corps ou la tête —ou les deux— les laisse faire, elles tentent toute leur vie de revivre ces moments. Les sauteurs à ski et les parachutistes font partie de ces gens-là. Les aéronautes aussi. À chaque saut, à chaque envol, ils cherchent à retourner à ce moment fondateur, même si ce premier instant est usé jusqu'à la corde, même s'il a perdu tout son éclat, ils recherchent inlassablement cette émotion première.

D'autres placent la singularité de cet instant non pas dans un saut, un vol ou un lancer, mais dans un voyage, dans la découverte d'un territoire ou d'un paysage. Ou d'une langue. Pour ces personnes, l'émoi est toujours le même, à la fois esthétique et physique, et elles sillonnent le paysage de la langue étrangère dans un vol d'extase vagabonde. Elles paraissent probablement plus intellectuelles, à l'instar du voyageur prussien Wilhelm von Humboldt, qui découvrit le Pays basque à la fin du XVIIIe siècle. Émerveillé par la langue vivante la plus ancienne d'Europe, les coutumes et les organisations basques, il y retourna pour satisfaire sa curiosité et raviver son expérience : « J'y ai passé deux mois merveilleux et ce séjour sur la côte du golfe *biscayar* restera pour moi l'un des plus beaux printemps de ma vie ». Entouré de Basques, le voyageur avait eu l'impression de se trouver dans un Babel postdiluvien, d'entendre le langage de Noé et de ses ancêtres, parmi les échos de l'instant fondateur suprême de l'humanité. Il ajouta que l'accueil cordial qu'il avait reçu des *Vasken* fit naître en lui un amour et un attachement très profonds envers ce peuple.

L'expérience du Français Julien Vinson dut être similaire : né à Paris au XIXe siècle, il vécut dans son enfance dans la ville de Karikal, dans le sud de l'Inde, avant de rentrer en France et de poursuivre ses études à l'École forestière de Nancy. Il fut envoyé à Bayonne en 1866 comme garde général des forêts. Sans abandonner l'hindoustani et le tamoul, il se mit à étudier la langue, les coutumes et les proverbes basques. Dans son ouvrage *Les Basques*, on peut lire : « J'aime

le pays basque où j'ai passé, non sans subir quelques-unes de ces épreuves qui élèvent le cœur et qui forment l'esprit, les douze plus belles années de ma vie ».

Le sociolinguiste José María Sánchez Carrión, plus connu sous le surnom de « Txepetx », naquit en Espagne, à Carthagène, au milieu du XXe siècle. Après avoir vécu à Ceuta, Grenade et Salamanque, il s'établit au Pays basque. Dans son travail de recherche *La Navarra Cantábrica (Malda~Erreka)*, il s'exprime avec une humilité assez inhabituelle chez les scientifiques : « En octobre 1976, las de tout et de moi-même, je me reclus dans un petit village basque de la montagne navarraise. L'objet officiel de mon séjour était d'étudier le dialecte de cette zone, mais la raison intérieure était tout autre : je voulais me réfugier dans l'euskara et dans l'un des recoins les plus perdus de cette Navarre qui, des années auparavant, m'avait offert les moments les plus agréables et stimulants de ma jeunesse, pour retrouver en eux ce que je ne trouvais plus nulle part : une raison de continuer de vivre ». De l'aveu du sociolinguiste, les deux années vécues dans ce village isolé et froid avaient été bien plus riches en enseignements que ses longues années universitaires. Le chercheur se sentit redevable d'une dette incommensurable envers ce village, au point de le considérer comme son deuxième village natal.

Ainsi, par leurs expériences au Pays basque, ces hommes de lettres se sont élevés, hissés ou envolés, comme je m'élevai, me hissai ou m'envolai, esthétiquement, mais surtout physiquement, quand je quittai, dans les années 2020, l'Italie pour le pays de l'euskara. C'est ce que me rappelle sans cesse le billet d'avion qui me sert de marque-page dans ce cahier : Bologna (Guglielmo Marconi) ~ Munich (Franz Josef Strauss) ~ Bilbao (Loiu) ~ , 9 Aprile, et que j'utilisai, juste après la semaine sainte, pour m'élever, me hisser ou m'envoler. Je partais, pleine d'entrain, étudier les parcours d'hommes tels que Humboldt, Vinson et Sánchez Carrión, compléter les brouillons que j'avais écrits sur eux. Mais en réalité, je courais après mon propre instant fondateur.

3.

« Verba volant », dit le proverbe latin. Les mots prononcés ont des ailes, ils sont voués à s'envoler, comme le temps file entre les aiguilles d'une horloge. Puis le proverbe précise « scripta manent » : les mots écrits, eux, ont des racines. Couchés sur le papier, ils sont fixés, ce qui les rend plus robustes, plus durables. Voilà sans doute pourquoi Julien Vinson entreprit de raconter son envol à l'écrit. Il était pourtant tout à fait conscient de la vanité de sa tâche, car il est difficile de traduire en mots l'émoi des instants inaugurateurs, à plus forte raison quand il s'agit d'un premier vol en ballon. Si, comme le dit la philosophie hindoue, le monde est *maya* —pure illusion—, si tout n'est qu'imagination, que dire du monde vu du ciel ? Peut-on habiller l'air, costumer le néant, même par des mots ?

L'auteur français tenta néanmoins l'entreprise et rédigea une description très détaillée du vol, dans laquelle il précisa qu'en lieu et place du vertige attendu, ce fut la sérénité qui l'envahit, le plongeant dans la peau d'un Jules Verne. Le calme ressenti par les passagers à mesure qu'ils s'élevaient était bien loin de l'agitation alarmante qu'ils abandonnaient sur la place de Bayonne. L'auteur apparaît tout de suite confiant, contrairement aux spectateurs, qui lorgnaient d'un œil soupçonneux Eugène Godard, à qui ils venaient de confier leurs existences éphémères.

Ainsi, porté par un vent sud-est, c'est un monsieur Vinson plein de sérénité et de confiance qui décrit la vue qui s'offrait à lui : les coins et recoins de Bayonne et les champs moutonnés des environs, traversés de mille chemins, fleuves et marécages, dorés par un soleil couchant ; et en arrière-plan, d'un côté, l'océan brumeux qui s'étendait, infini, vers Biarritz, et de l'autre, les montagnes qui les défiaient de leur hauteur. Il s'agit précisément des terres foulées 75 ans auparavant par monsieur Humboldt, puis choisies pour refuge par le sociolinguiste Sánchez Carrión. « Je n'oublierai jamais le tableau splendide qui s'est déroulé pendant près d'une heure à nos regards surpris et charmés », conclut l'auteur français. Il raconte la fierté ressentie par les voyageurs en

voyant le reflet du globe à la surface des fleuves et des rivières, qui leur donnait l'impression d'être importants, comme reflétés dans le miroir de la vie.

Lors du premier vol de l'histoire en globe aérostatique, en 1783, les frères Montgolfier embarquèrent non pas des humains, mais une brebis, un canard et un coq. Courageux, mais pas téméraires. Eugène Godard, plus sûr de lui, avait l'habitude de prendre les airs avec son singe favori, Jack, qui fut de la partie à bord du Saturne. Cela n'empêcha pas le pilote, à l'approche de Villefranque, de couper la corde qui reliait la cage du singe à la nacelle et de laisser descendre Jack, ralenti par un parachute rouge, assuré que les paysans qui vivaient dessous l'accueilleraient et s'en occuperaient.

D'après le rapport de Monsieur Vinson, c'est à moment-là que les voyageurs, les bouches jusqu'à lors bridées par l'intense émotion, sortirent de leur mutisme et prononcèrent leurs premiers mots volants. De temps en temps, ils lançaient des banderoles, des journaux et des prospectus aux spectateurs curieux qui couraient vers eux ; en majorité des jeunes filles, précise-t-il.

Vers six heures du soir, alors qu'ils approchaient d'Ustaritz et que le ballon se trouvait à environ deux cents mètres du sol, une grande foule se pressa, pensant que ces *rara avis* allaient se poser là. Mais le pilote, trouvant la promenade encore trop courte et le temps très favorable, lâcha un peu de lest. Au grand dam des curieux, le Saturne se remit à s'élever, à se hisser, à s'envoler.

—Nous allons descendre vers Espelette—leur indiqua M. Godard—, au pied des montagnes.

—Au pied des montagnes ?—répliqua monsieur Sénamaud, les yeux emplis de tristesse—. Allons un peu plus loin, franchissons les montagnes, vers l'Espagne. Notre vol sera ainsi un voyage extraordinaire et la gloire du ballon Zénith aura du mal à égaler la nôtre…

—La nuit approche et nous avons peu de lest, mais pourquoi pas ? —accepta le conducteur, et messieurs Julien et Vinson acquiescèrent, confiants et heureux d'être dès lors pleinement membres et complices du club sélect des aéronautes.

4.

Dans le cadre de mes travaux de recherche, que j'ai entamés à la faculté de langues de Bologne, j'ai appris que Xabier Kaltzakorta considérait les mots de Wilhelm von Humboldt comme les plus beaux et les plus tendres jamais écrits sur les Basques, sûrement parce qu'ils étaient empreints de nostalgie et d'admiration du passé. Malgré son attachement, le bascologue prussien semblait pourtant résigné, persuadé que rien ne pourrait empêcher l'opiniâtre fatalité et qu'il ne faudrait pas plus d'un siècle à cette langue, parmi les plus anciennes au monde, pour être définitivement rayée de la liste des langues vivantes.

Si le déclin de son usage et le rétrécissement de son territoire furent indiscutables, un siècle plus tard, à l'époque de Julien Vinson, la langue des Basques était toujours vivante. Pas pour longtemps, toutefois, d'après le linguiste français. Pour lui, il appartenait au peuple basque de la revitaliser, mais il demeurait excessivement attaché à des traditions et des rêveries trop éloignées des nouveaux modes de vie et ne réalisait pas —ou ne voulait pas réaliser— que le passé était passé. « Le basque n'est ni une langue littéraire ni une langue convenable aux instincts démocratiques de notre siècle (...). Cet idiome doit fatalement disparaître ». Les propos de M. Vinson, dans la lignée des théories du linguiste August Schleicher, exprimaient un point de vue positiviste, un rien déterministe. Ce genre de croyances avait même atteint des penseurs tels qu'Unamuno. Alors, pourquoi s'obstiner à vouloir créer un basque unifié polyvalent, comme Resurrección María Azkue et ses comparses ?

Quand la langue basque, comme le hêtre affaibli par les coups de hache reçus à la taille, se trouva tel un sablier à moitié vide, la dictature de Franco posa une main satisfaite sur son écorce et exerça cette pression qui la ferait tomber pour de bon. Et pourtant, quand Txepetx alla se ressourcer dans les montagnes navarraises, la langue basque demeurait vivante et son standard venait d'être établi à Arantzazu (1968). Le sociolinguiste, probablement plus thérapeute que Humboldt ou Vinson, considéra la langue comme objectivement utile et subjectivement touchante, constituant un patrimoine à protéger et à préserver, car, comme disait le linguiste Sapir, une langue est l'ouvrage colossal

et anonyme d'innombrables générations. Le sociolinguiste était toutefois parfaitement conscient de la situation et confirma que le déclin de la langue était malheureusement à venir.

Pour être honnête, je fus surprise de l'analogie établie par M. Sánchez Carrión entre l'affaiblissement de la langue basque et la belle et insubmersible ville de Venise : « Une Venise de montagnes et de fermes. Une Venise faite de mots beaux comme des palais, d'expressions savantes comme des parchemins, de structures harmonieuses et profondes comme des canaux. La mer qui inonde peu à peu ses fondations est l'ignorance des uns et l'insouciance de bien d'autres ». Pour toutes ces raisons, il entreprit de proposer des remèdes pragmatiques qui permettraient à la langue qu'on avait laissée dévaler, tomber, s'écrouler —ou qu'on avait fait dévaler, tomber, s'écrouler, question de point de vue—, de s'élever, de se hisser, de s'envoler.

Ces hommes de lettres m'avaient toujours accompagnée, et j'eus le sentiment d'être l'une des leurs quand, en 2015, justement près de Venise, on créa une section basque à l'université de Bolonge. Le professeur I. A de *Lingua e cultura basca*, après une brève présentation, proposa une vidéo aux neuf étudiants curieux qui nous étions réunis pour ce premier cours, ce moment inaugurateur. Il s'agissait d'une sorte de clip égayé d'une musique entraînante, qui présentait un groupe zigzaguant et fluctuant qui arpentait en courant les villes et les villages, les champs et les montagnes du Pays basque. Je n'avais jamais vu de telle manifestation colorée en faveur d'une langue : *Korrika*. Je crois que c'est cet enthousiasme communicatif qui me permit d'oser prononcer mes premiers mots en basque, presque comme un poème :

ni naiz
zu zara
gu gara

Je ne sais toujours pas pourquoi je m'étais inscrite. Peut-être, dans ma jeunesse, le roman *Carmen* de Prosper Mérimée m'avait-il marquée plus profondément que je ne pensais. Je crois que la bohémienne d'Etxalar fut la

première mention que j'entendis à propos des Basques. Ou est-ce simplement l'exotisme de la langue qui m'attira (je n'évoque les louanges d'Anaïs Nin faites au sexe des hommes basques que sous l'emprise de l'alcool et pour plaisanter, et jamais avec Giovanni ; il m'est aussi arrivé de dire qu'apprendre l'euskara était *cool*, pour me donner une contenance). Il se trouve que je suis entrée dans la langue basque par la porte de la philologie française et de la latinité, c'est donc ainsi que j'ai commencé à prononcer ses premiers mots bizarres :

haizea
garrasia
izerdia

Pendant trois ans, j'ai tourné et retourné ces premiers mots dans ma bouche —si différents de mes *vento, urlo* et *sudore*—. Fidèle à Maupassant, je cherchais l'âme des mots, mais à force de goûter, de mâcher et de répéter ces nouvelles pièces de mon vocabulaire, je les avais essorées, presque vidées de tout leur sens. Peut-être Julien Vinson avait-il raison et nous obstinions-nous, en classe, à prononcer des mots fossilisés. Pourtant, j'étais convaincue que ces clés m'ouvriraient autant les portes du passé que celles de l'avenir. Pour moi, ces premiers mots, ces premiers verbes avaient des ailes et m'aideraient à m'élever, à me hisser, à m'envoler.

Soumise à ce frisson esthétique inconnu, j'espérais virevolter en basque avec autant d'aisance que le professeur I. A., d'origine basque, qui avait remarquablement appris l'italien, et je pensais que la phonétique de notre langue m'y aiderait. Je ne m'étais pas trompée, puisque je volais, physiquement, trois ans plus tard, quand je pris l'avion de Bologne à Bilbao, grâce à une bourse de recherche : je partais étudier l'attitude des étrangers —moi y compris—vis-à-vis de la langue basque. Je disposais de moins d'un mois, quatre semaines à peine, dans un lieu de résidence d'Hendaye : la maison Nekatoenea. Mais j'allais enfin pouvoir découvrir le Pays basque pour de vrai, pour la première fois, et cela m'emplissait d'émotion.

—Les Pyrénées ! —s'exclama le voyageur assis devant moi dans l'avion—. Regardez toute cette neige sur les sommets !

Comme j'étais assise près du hublot, je profitai de la vue sur la chaîne de montagnes blanche, magnifique, qui me fit l'effet d'un drap enchanteur. C'est là, je crois, plongée dans cette sérénité, que je formulai cette réflexion sur les instants inaugurateurs. Pourtant, j'ignorais encore que l'Etxalar de Carmen se trouvait à moins de deux heures d'Hendaye à peine, à vélo. J'étais loin de me douter que, cent quarante-trois ans auparavant, les voyageurs du Saturne avaient traversé ce même ciel, pourtant bien différent, à l'époque, du dôme hachuré qui m'apparaissait au hublot, strié par les traînées blanches des nombreux avions passés par là.